

Interpréter pour traduire Danica Seleskovitch, Marianne Lederer

Qu'est ce que traduire ?

Les axiomes essentiels sur lesquels se base cette théorie.

Marianne Lederer commence ce chapitre par une question cruciale :

Transcoder ou réexprimer ?

Autrement dit est-ce que la traduction est simplement une opération de transcodage ou bien au contraire une opération de réexpression?

Pour répondre à cette question, elle a proposé deux phrases séparées de leurs contextes et s'est interrogée si elles sont traduisibles?

Elle pense que si on considère que la traduction est d'aller d'une langue à une autre, la réponse sera affirmative, et dans ce cas la traduction qui sera faite est une traduction linguistique ou ce qu'elle nomme transcodage c'est-à-dire convertir des signes en d'autres signes mais si on pense que la traduction n'est pas seulement transformation de signes en d'autres signes mais appréhension et réexpression d'un sens, on répondra que ces phrases ne sont pas claires car **Marianne Lederer** considère que les mots pris isolément n'ont que des **virtualités de signification** et les phrases séparées de leurs contextes n'ont que des **virtualités de sens** étant donné que la polysémie et l'ambiguïté sont caractéristiques de tout assemblage de mots hors contexte mais la polysémie et l'ambiguïté disparaissent lorsque les phrases seront mises en rapport avec les situations dans lesquelles ont été prononcées et au courant des textes dont elles étaient extraites.

À la fin de cet article, elle tient à expliquer que le sens qu'elle désigne n'est pas ce que désignent les études sémantiques et lexicographiques qui définissent les contours conceptuels des mots ou des structures grammaticales or ce sens là elle l'appelle **signification linguistique** qui correspond au sens des mots en dehors de l'usage.

Le sens qu'elle désigne est plutôt le sens de la parole, celui que transmet le message qui s'appuie en fait sur **la signification linguistique** mais il ne s'y limite pas et c'est l'ensemble du texte au fur et à mesure qu'il se déroule à la lecture qui permettra de comprendre **le sens ou le vouloir dire de l'auteur**.

SENS ET VOULOIR DIRE DE L'AUTEUR (COMPRÉHENSION)

Les auteurs de la théorie interprétative de la traduction estiment que la traduction découle du besoin de communication et qu'elle s'effectue de la même manière que celui du processus de communication à l'intérieur d'une même et seule langue. Elles estiment également que comme on ne parle jamais sans but, sans intention de communiquer et qu'on ne peut pas entendre ou lire sans comprendre quelque chose, c'est-à-dire sans interpréter, l'opération traduisante est nécessairement précédé par une interprétation qui essaie de comprendre le vouloir dire de l'auteur ou dégager le sens véhiculé par le texte original.

les auteurs de la théorie interprétative se sont appuyées sur l'échec qu'ont connu les recherches sur la machine à traduire pour démontrer que la traduction n'est pas un exercice sur les langues car elles pensent que cet échec est dû au fait que ces recherches se sont fondées sur l'hypothèse qu'il est possible de traduire des textes en traduisant la langue c'est-à-dire que nous pouvons obtenir une traduction en transformant tous les mots d'un texte en d'autres mots correspondants sans tenir compte des **connaissances extralinguistiques** que le traducteur apporte toujours à l'accomplissement de sa tâche.

D'ailleurs, Elles pensent que mêmes les traducteurs tombent parfois dans les pièges de la traduction mot à mot parce qu'ils ne font pas distinction entre **la signification, la signification actualisée et le sens.**

Elles considèrent que **le sens** appartient au discours, à la parole, au contexte et que **la signification linguistique** est un sens des mots en dehors de l'usage autrement dit la **Signification** s'applique à des mots et à des phrases isolées car un mot dépourvu de son contexte a une signification ou plusieurs significations potentielles.

Dans un texte ou un discours, une de ses significations s'actualise grâce au **contexte verbal**

(Formé par les mots et les phrases qui entourent le mot ou la phrase en question. Dans chaque ensemble, chacun des mots est en même temps élément constitutif et contexte pour l'autre) et c'est cette **signification actualisée** qui fera partie des éléments linguistiques qui interviennent dans la construction du sens mais il ne faut pas la confondre avec celui-ci qui se construit par la fusion de d'une part de ce qui se dégage de la langue actualisée par le texte et de ce qui est d'autre part apporté par **les compléments cognitifs pertinents** du traducteur.

Donc le sens est le produit de la fusion **des significations linguistiques** et des **compléments cognitifs pertinents.**

Par ailleurs, **D. Seleskovitch** souligne que le sens transmis par la parole n'est pas fonction uniquement **du code** utilisé (**la langue**), ni du seul vouloir dire de l'orateur, mais fonction aussi des connaissances préenregistrées (emmagasinées) chez l'auditeur.

On voit très clairement que **D. Seleskovitch** met l'accent sur le rôle **des connaissances extralinguistiques** dans la constitution du **sens** car elle considère que **les éléments linguistiques** ne suffisent pas pour permettre au traducteur de dégager **le vouloir dire de l'auteur** ou d'accéder au **sens** véhiculé et qu'il doit avoir recours **aux compléments cognitifs**.

Les compléments cognitifs sont des "éléments pertinents, notionnels et émotionnels, du **bagage cognitif** et du **contexte cognitif** qui s'associent aux **significations linguistiques** des discours et des textes pour constituer le sens.

Dans la terminologie des auteurs de la Théorie interprétative de la traduction, le "**bagage cognitif**"

est l'ensemble du savoir notionnel et émotionnel d'un individu emmagasinées dans la mémoire à long terme, alors que le "**contexte cognitif**" est formé des informations reçues dès que le discours ou la lecture du texte a commencé.

Par conséquent, le "**contexte cognitif**" s'accroissant au fur et mesure que le discours avance, s'ajoute au **bagage cognitif** et contribue à donner son univocité à l'information véhiculée par une phrase ou par un mot.

Elles pensent également que l'appréhension du sens nécessite en plus de ce qui vient d'être dit :

Des connaissances sur la situation, c'est-à-dire le cadre dans lequel est émis le discours : l'auteur, le destinataire, le contexte temporel et spatial, culturel...etc.

Pour récapituler, il ya donc plusieurs étapes dans l'orientation du traducteur vers le sens réel du message ; **le contexte verbal** qui limite les virtualités sémantiques puis **le contexte cognitif** qui permet de dégager peu à peu un sens de l'énoncé et **le bagage cognitif** du traducteur qui s'associe avec ce dernier pour donner l'univocité de l'information et enfin la mise en situation.

Mais comme la compréhension d'un texte passe impérativement par une interprétation, et que celle-ci dépend du **bagage cognitif** qui diffère d'une personne à une autre en étendue et en profondeur et ne couvre pas les mêmes domaines de connaissances, on ne peut prétendre qu'un énoncé n'a qu'un seul et unique sens.

Alors comment le traducteur peut-il vraiment trouver le sens réel voulu par l'auteur ?

Les fondatrices de cette théorie pensent que même l'auteur lui-même ne peut être sûr que le lecteur perçoit exactement le sens voulu.

Elles considèrent que pour que le sens du texte soit exactement celui que veut son auteur, il faut que celui-ci ait une connaissance parfaite du savoir et des connaissances des lecteurs auxquels il s'adresse.

Il faut également qu'il soit certain que le **bagage cognitif** du lecteur lui permet de lire entre les lignes, de comprendre les connotations et capter ce qui n'est pas explicite car généralement l'explicitation linguistique ne couvre qu'une partie du message à transmettre. Par conséquent, **Marianne Lederer** considère que ce qui importe à la traduction est de rester fidèle au **vouloir dire** de l'auteur et pour ce faire le traducteur doit, pour cerner le sens réel parmi ces possibilités du sens, écarter à la fois les interprétations trop faciles et celles qui seraient manifestement tendancieuses.

CONNAISSANCE DU SUJET, CONNAISSANCE DE LA LANGUE

Dans ce point, les auteurs de la théorie interprétative considèrent que le processus de la compréhension d'un énoncé repose sur deux sortes de connaissances :

la connaissance de la langue et les **connaissances thématiques** c'est à dire celles relatives au sujet traité dans le texte (domaine des mathématiques, médecines, etc).

Elles estiment donc que l'appréhension du sens dépend de ces deux sortes de connaissances, que la langue à elle-même ne permet pas de dégager le sens et qu'on a toujours recours à des **connaissances extralinguistiques** pour comprendre un énoncé linguistique.

Mais est ce que cela signifie-t-il que traducteur doit être un spécialiste des sujets qu'il traduit ? S'interrogeait- **D.Seleskovitch**

nullement répondait-elle, elles ne demandent pas au traducteur d'être juriste pour traduire un discours juridique, ni d'être ingénieur électronicien pour traduire un texte portant sur une matière électronique mais elles lui proposent une démarche heuristique: la recherche documentaire sur le sujet de la traduction.

C'est pourquoi, elles pensent que plus les connaissances thématiques sont étendues plus le sens de l'énoncé prend de la précision

LES SHÈMES INTERPRÉTATIFS.

Arrivant à ce point **les deux interprètes** font référence aux travaux du psychologue **Jean Piaget** (1967)

Pour qui toute perception s'accompagne toujours d'une interprétation....c'est cette interprétation qui permet d'intégrer la perception à l'aide des unités élémentaires de l'activité intellectuelle que l'individu développe lorsqu'il entre en contact avec le monde ou ce que Jean Piaget appelle : **schèmes interprétatifs**.

D'ailleurs **D. Seleskovitch** déclare : "Le postulat sur lequel sont fondées nos recherches est le suivant : l'information fournie par le dire est nécessairement interprétée par celui à qui s'adresse le discours, qui en est ainsi en toutes circonstances l'exégète. (Interpréter pour traduire p 74)

Pour cet auteur, toute compréhension d'un sens, que ce soit par un interprète, un traducteur, ou un simple lecteur repose sur une "interprétation.

Marianne Lederer voit également que le processus d'interprétation s'applique à la langue car, selon elle, nous ne comprenons les paroles perçues que parce que nous y

associations **un savoir non linguistique**, autrement dit toute compréhension du sens repose sur le traitement des données linguistiques par des **compléments cognitifs**

UNITÉS DE SENS (déverbalisation)

Les auteurs de la théorie interprétative ont utilisé la technique d'enregistrement au moyen du magnétophone pour enregistrer des interprétations consécutives à partir desquelles elles ont découvert qu'il se produit une sorte de **décliv de compréhension** au fur et à mesure que le discours défile à l'oreille de l'interprète, c'est ce qu'elles nomment **l'unité de sens**.

Marianne Lederer considère que **l'unité de sens** est l'unité minimum de compréhension, en –delà de laquelle il n'y a pas encore de sens mais seulement des mots, chacun d'eux a sa signification propre à lui et au-delà de laquelle commence la communication.

L'apparition des unités de sens chez l'interprète dépend de plusieurs paramètres d'abord,

Elles se manifestent matériellement sous la forme d'un certain nombre de mots, la longueur de la chaîne dépendant de la capacité de **la mémoire immédiate** ; et ne dépassant jamais six ou sept mots, ne soit en gros trois secondes.

Ensuite elles sont le produit d'une réaction entre **la stimulation auditive** ressentie par l'auditeur et **les connaissances pertinentes** que celle-ci éveille en lui ou qu'il mobilise, pour arriver, en une synthèse du tout, à un sens qui lui permet d'oublier les mots entendus et d'entendre les ensembles suivants avec lesquels l'opération recommence sans relâche, chaque unité de sens s'enchaînant à l'autre et l'enrichissant de son rapport.

Les unes après les autres, elles s'agrègent à ce qui a été déjà retenu formant ainsi **un sens plus général**, celui que chacun retient lorsque l'orateur a fini de parler.

D'après D. Seleskovitch l'observation du passage des sons au sens, l'interprétation apporte la preuve qu'il se produit **une dissociation des mots** et de ce qu'ils transmettent, ce qui met très nettement en évidence **la déverbalisation** (c'est-à-dire l'oubli des mots et des phrases qui ont fait naître le sens); car il est évident qu'à la vitesse à laquelle s'effectue l'interprétation simultanée (Environ 150 mots par minute) ce n'est pas une analyse de structures linguistiques ou une mémorisation des mots qui permet la traduction effectuée par l'interprète celui-ci passe forcément par **une étape mentale non verbale**.

Les mots de l'orateur disparaissent très rapidement du cerveau de l'interprète, mais ce qui lui reste, c'est son compris, qui doit immédiatement trouver son expression dans l'autre langue.

Pour les fondatrices de cette théorie l'existence de cette phase de **déverbalisation** que le passage d'un message d'une langue à une autre s'effectue par ce **sens non-verbal et non par des mots**.

SE FAIRE COMPRENDRE EN TRADUCTION (Expression)

Marianne Lederer et **D. Seleskovitch** soulignent que pour traduire, comprendre soi-même ne suffit pas, il faut faire comprendre.

Les tenants de cette théorie considèrent que lors de la réexpression, le traducteur doit remplacer l'auteur pour exprimer son vouloir dire, c'est-à-dire qu'il doit se faire comprendre. Et pour se faire comprendre, il faut trouver l'expression juste. Ainsi, lors de la réexpression, le traducteur doit toujours garder à l'esprit que le point de départ de la réexpression n'est pas la langue du texte original mais le sens non-verbal qui est devenu le vouloir dire.

Elles considèrent que puisque la traduction n'est qu'un cas particulier de la communication, dans la phase de réexpression, le traducteur doit se comporter comme un locuteur qui a quelque chose à dire. Il va se faire comprendre en s'exprimant dans les formes admises par la communauté linguistique dans laquelle le texte est traduit. En effet, comme le dit **M. Lederer**: "Le sens est individuel mais les formes sont sociales; on peut dire ce que l'on veut mais le moule qui recevra le vouloir dire doit être conforme aux usages.

Les mêmes idées peuvent être exprimées dans toutes les langues mais doivent l'être dans le respect des conventions de chacune."

Les fondatrices de la théorie interprétative demandent au traducteur voulant se faire comprendre qu'il ne doit pas ignorer que le texte original n'exprime qu'en partie le sens que la traduction doit faire passer, une partie des informations peuvent être laissées implicites par l'auteur du texte original, car elles allaient de soi pour ses premiers lecteurs mais pour le destinataire de la traduction, les informations laissées implicites dans l'original risquent de lui échapper. Il est donc nécessaire de les lui présenter de façon suffisamment explicite pour qu'il comprenne le message comme le lecteur d'autrefois.

Bref, pour bien réexprimer le vouloir dire de l'auteur de l'original, au lieu d'être collé au mot, le traducteur doit se détacher complètement de la langue de départ et de tenir compte de tous les éléments intervenants dans une situation de communication normale.

IMPLICITE ET EXPLICITE (SYNECDOQUE)

Dans ce point les auteurs de la théorie interprétative mettent l'accent sur une des idées centrales de leur théorie de la traduction, il s'agit de l'effet de la synecdoque désignant la figure par laquelle on prend une partie pour exprimer le tout.

M. Lederer pense qu'en situation normale de communication, on est toujours en condition de savoir plus ou moins partagé par les interlocuteurs, que le locuteur n'énonce jamais tout ce qu'il veut faire comprendre, il ne dit que le non-connu, le récepteur complète de lui-même à l'aide de ce qu'il sait déjà.

Par conséquent, le locuteur organise son énoncé en fonction des connaissances qu'il pense partager avec son interlocuteur : la longueur, la précision, les détails de son discours varieront selon le savoir qu'il suppose chez l'auditeur.

Plus le savoir partagé est grand ; moins il est nécessaire d'être explicite. Plus les deux savoirs se confondent,

Plus l'énoncé se fait elliptique ; au contraire, moins l'auditeur en sait, plus le locuteur doit en dire pour faire passer une idée .mais en tout état de cause la parole reste elliptique ; toujours elle évoque un non-dit en plus de son dire.

Qu'est ce qui conditionne le rapport implicite/explicite dans un discours?

Ce sont les compléments cognitifs. En effet au moment de la formulation de son vouloir dire, le locuteur/auteur présuppose chez ses interlocuteurs un certain nombre de compléments cognitifs et il module son discours en fonction des connaissances qu'il partage avec eux ainsi les informations reposées sur ce savoir partagé seront laissées implicites dans le discours.

Elles voient également que les répercussions de ce phénomène sur la traduction sont importantes car elles expliquent mieux que tout autre facteur la raison pour laquelle traduire ne peut être seulement une opération sur les langues mais doit être une opération sur le sens.

En conséquence, elles considèrent qu'au moment de la traduction d'un texte, le traducteur est amené à mettre en jeu, à part des connaissances linguistiques, des connaissances extralinguistiques qui lui permettent d'identifier et d'interpréter l'implicite du texte ou (le non-dit).